

Libération

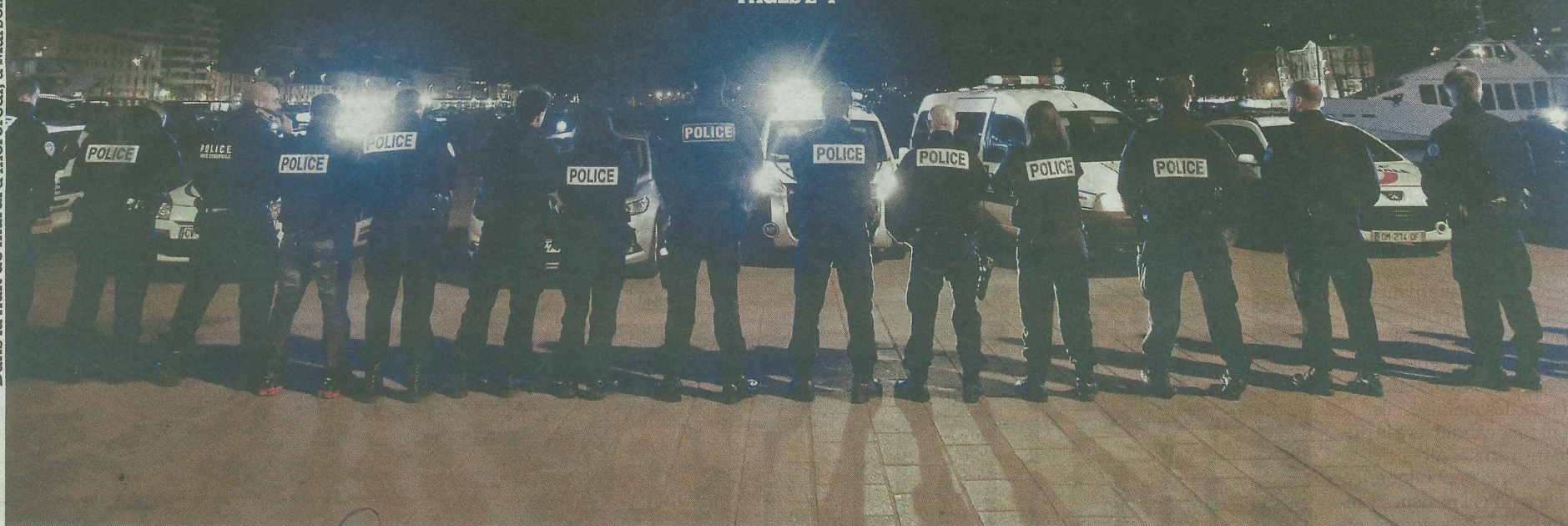
COLÈRE POLICIÈRE

LE FN EN EMBUSCADE

Après les récentes violences en banlieue, les policiers défient le pouvoir. Une fronde dont le parti lepéniste, bien implanté dans les commissariats, récolte les fruits.

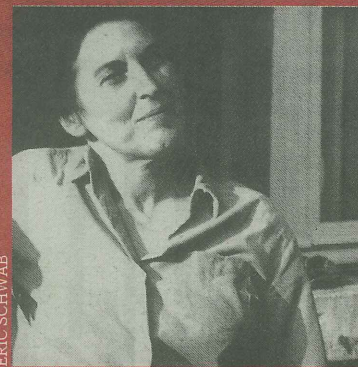
PAGES 2-4

Dans la nuit de mardi à mercredi, à Marseille. PHOTO JEAN-PAUL PELISSIER, REUTERS



Médicaments anti-Alzheimer: des milliards pour rien

Pour la Haute Autorité de santé, les services rendus par ces traitements très coûteux sont «insuffisants pour être pris en charge» par la Sécu. Une décision justifiée dans *Libération* par le professeur Olivier Saint-Jean. **INTERVIEW, PAGES 14-15**



ERIC SCHWAB

JEUDI IDÉES & ESSAIS

Biographie: D'Auschwitz à la guerre d'Algérie, le panache de Charlotte Delbo

■ Enquête: si les chiffres prenaient le pouvoir
■ Et aussi, notre sélection d'essais, nos chroniques...

PAGES 20-29

PRIMAIRE ECOLO Duflot, le flop

Elle se voyait représenter EE-LV à la présidentielle mais la désillusion est terrible: elle n'arrive que troisième dans son propre parti. Jadot et Rivasi se disputeront l'investiture. **PAGES 12-13**

IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Allemagne 2,50 €, Andorre 2,50 €, Autriche 3,00 €, Belgique 2,00 €, Canada 5,00 \$, Danemark 29 Kr, DOM 2,60 €, Espagne 2,50 €, États-Unis 5,00 \$, Finlande 2,90 €, Grande-Bretagne 2,00 £, Grèce 2,90 €, Irlande 2,60 €, Israël 23 ILS, Italie 2,50 €, Luxembourg 2,00 €, Maroc 20 Dh, Norvège 30 Kr, Pays-Bas 2,50 €, Portugal (cont.) 2,70 €, Slovénie 2,90 €, Suède 27 Kr, Suisse 3,40 FS, TOM 450 CFP, Tunisie 3,00 DT, Zone CFA 2 300 CFA.

LIVRES/

Charlotte Delbo, la voix du combat

Par
CLAIRE DEVARRIEUX

Quand on évoque les grands textes sur la déportation, pourquoi mentionne-t-on si rarement la trilogie de Charlotte Delbo, *Auschwitz et après*, parue aux éditions de Minuit en 1970 (1) ? Le premier volet, *Aucun de nous ne reviendra*, publié une première fois en 1965, a été écrit dès 1946, après son retour des camps. Déportée politique, résistante, Charlotte Delbo (1913-1985) a passé douze mois à Auschwitz-Birkenau, et seize à Ravensbrück. Elle écrit : «Un cadavre. L'œil gauche mangé par un rat. L'autre œil ouvert avec sa frange de cils». Un blanc, puis : «Essayez de regarder. Essayez pour voir». Tantôt incantatoire, tantôt descriptif, alternant les poèmes et les récits, *Aucun de nous ne reviendra* offre une expérience de lecture intense, qui répond à l'ambition de l'auteur : «Je voulais plus que rendre compte : donner à voir.»

Cette ambition de Charlotte Delbo est au cœur de la somme que lui consacre la romancière Ghislaine Dunant. Delbo, comme tous les écrivains, se méfiait des biographies : «Pour ceux qui veulent savoir, tout est dans mes livres.» Mais la plupart du temps, n'est-ce pas justement dans les biographies qui leur sont consacrées qu'on peut lire ce qu'en pensent les écrivains ? Une première enquête, de Violaine Gelly et Paul Gradwohl, est parue en 2013 chez Fayard pour le centième anniversaire de la naissance de Charlotte Delbo. Leur ouvrage cernait

Ghislaine Dunant consacre une biographie à l'auteure engagée qui a subi la déportation et dont les écrits n'ont cessé de dénoncer l'oppression. En offrant une tribune, par exemple, aux témoins de la guerre d'Algérie.

avec soin le contexte historique, la Résistance, la manière dont les filatures policières faisaient tomber les réseaux, et rassemblait des anecdotes vivantes. Celui de Ghislaine Dunant, très empathique, est différent. C'est une plongée plus littéraire, et plus proche des engagements de l'écrivain.

«LUMIÈRE DE MORT»

Charlotte Delbo, après avoir écrit *Aucun de nous ne reviendra*, laisse son manuscrit reposer pendant vingt ans afin de voir s'il tient. Il tient. Elle n'apportera aucune retouche. Mais on sait qu'elle l'a montré à Louis Juvet, celui dont elle a été l'assistante de 1937 à 1941, que tout le monde appelle «le patron» et qu'elle nomme tendrement «Monsieur Juvet». 17 mai 1945 : «Cher Monsieur Juvet, internée en Suède depuis le 26 avril, j'apprends aujourd'hui que vous êtes à Paris. Je ne veux pas vous raconter ce long et terrible voyage que j'ai fait [...]. J'ai souffert les pires épreuves que le destin (ou la Gestapo) puisse accumuler sur un pauvre humain moyen et mes chances d'en sortir étaient

minces. [...] Tout montrait d'évidence que la lutte était vaine. Ma certitude intuitive était fondée sur autre chose. Sur la protection que vous m'apportiez, ma mère et vous, ma mère par la tension de sa volonté et la violence de sa pensée présente à la mienne, vous parce que vous me parliez. J'ai eu avec vous d'extraordinaires conversations.»

C'est en prison, à la Santé, à Roumainville, ensuite à Ravensbrück, que Charlotte Delbo a pu s'entretenir en pensée avec Juvet, d'Alceste, et de Dom Juan. Pas à Auschwitz. «Rien ne résistait à la lumière décomposante d'Auschwitz. La lumière de mort décomposait la vie. Rien ne résistait. Ni Stendhal, ni Molière, ni Shakespeare. Hamlet était puéril – ni aucun autre. Dante lui-même se décolorait à cette réalité qui surpassait ses visions les plus terrifiantes. Rien ne résistait. Rien ? Si. Le Maldoror.» Intitulé «La réalité du fantastique», cet article daté du printemps 1946 est resté inédit. Delbo est alors en convalescence en Suisse, après avoir essayé, fin 1945, de reprendre son travail au Théâtre de l'Athénée. Son délabrement phy-

sique ne lui a pas permis de continuer. Elle se repose, elle écrit. Et envoie le début de *Aucun de nous ne reviendra* à Juvet. Il n'y a personne au monde en qui elle ait autant confiance. Il lui répond. Il n'est pas convaincu : «Il faut que tu le réécrites.» Charlotte Delbo lui conservera toute son affection, mais elle ne travaillera plus avec «Monsieur Juvet». Elle propose ses services à l'ONU, à Genève, où elle reprend son métier de sténographe.

VÉRITÉ ET JUSTICE

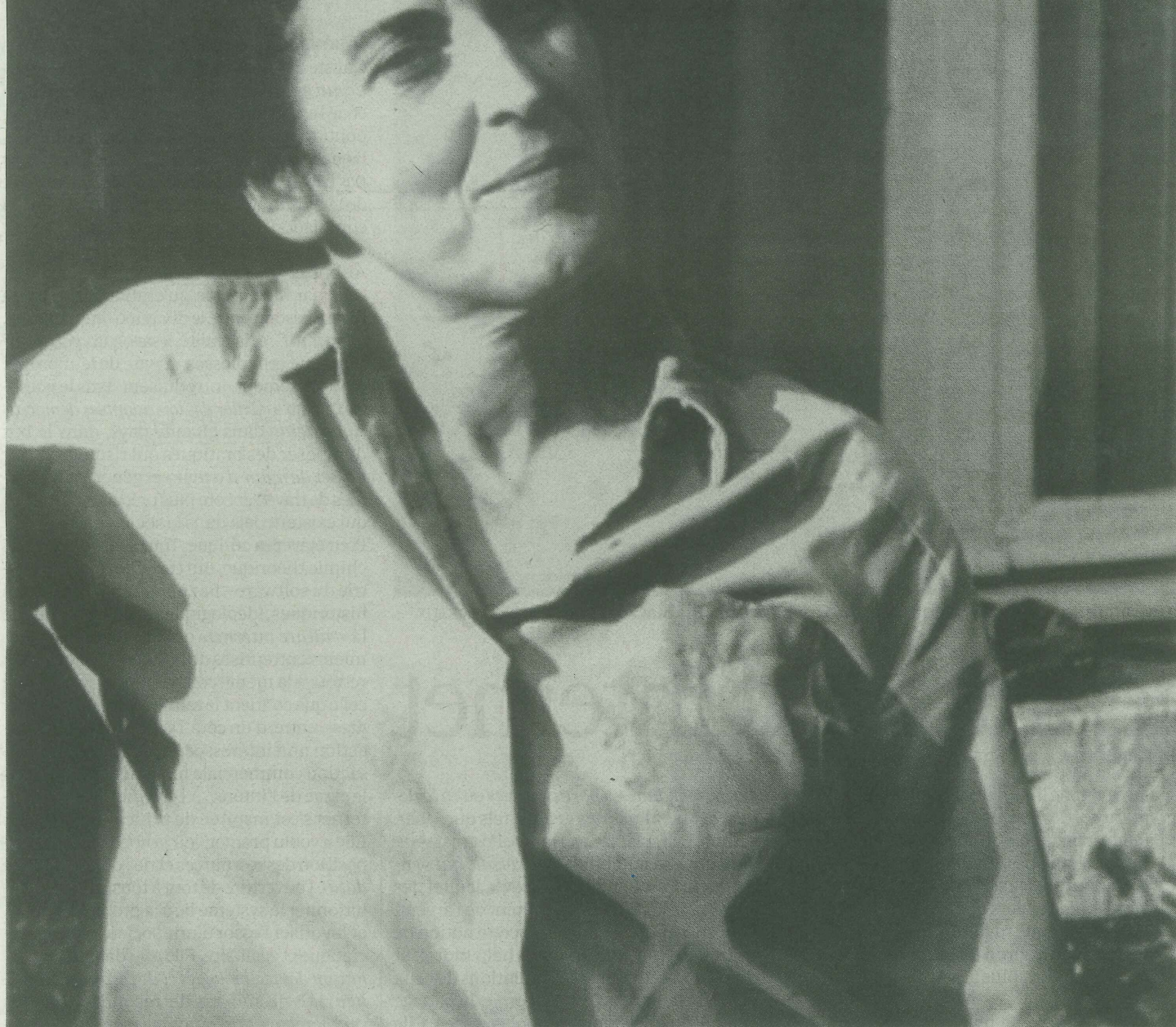
Dans les livres de Gelly-Gradwohl et de Ghislaine Dunant, le personnage principal reste le même, évidemment : une femme d'envergure dont on découvre le courage, l'indépendance d'esprit, le panache. Une personnalité secrète dont l'une des clés est à chercher du côté d'un jour de 1942, où on l'a extraite de sa cellule pour faire ses adieux à l'homme qu'elle aimait et qu'on allait fusiller – Delbo avait été arrêtée en même temps que son mari, Georges Dudach, très actif au sein du Parti communiste. C'est la manière de lire ses textes qui change. Prenons,

par exemple, le feuilleton américain *Holocauste* qui fit, à l'époque où il a été diffusé en France (1979), un rafut de tous les diables. Pour Delbo, dont le point de vue est publié dans *le Monde*, «la mauvaise action» de ce film, qu'elle trouve nul, est de «carrer les Français dans leur bonne conscience, la bonne conscience des victimes. Car ils sont du côté des victimes, n'est-ce pas ?» Selon elle, *Holocauste* «innocente» Vichy et la collaboration, et «fausse l'analyse du nazisme» en passant sous silence les persécutions autres que celles qui se sont abattues sur les Juifs. La biographie de 2013 cite ce passage en entier. Celle de 2016 le résume, et donne la suite de la tribune, plus nuancée.

Le propos de Charlotte Delbo s'en trouve modifié. Elle s'intéresse en effet à «la commotion» produite par *Holocauste*. Elle l'analyse ainsi : «On a parlé d'oubli. On s'est trompé. S'il est exact que, par vouloir-vivre, les individus ont essayé d'oublier (c'est dur de vivre dans la culpabilité, et à quoi sert le remords, de toute façon ?), on constate qu'à leur insu, les consciences individuelles ont été marquées. Il y a résonance parce qu'il y a boîte de résonance. La boîte de résonance, c'est la conscience. Des cicatrices y étaient gravées. Preuve ? Il suffit d'un médiocre feuilleton pour les raviver.» *Holocauste* n'ajoute rien, «mais il a révélé que la conscience historique de l'humanité a été marquée de manière indélébile.»

Sur les faire-part de décès de ses camarades déportées que Charlotte Delbo découpait, explique Ghis-

Charlotte Delbo est une femme d'envergure dont on découvre le courage, l'indépendance d'esprit, le panache. Une personnalité secrète dont l'une des clés est à chercher du côté d'un jour de 1942, où on l'a extraite de sa cellule pour faire ses adieux à l'homme qu'elle aimait et qu'on allait fusiller.



Charlotte Delbo en 1971 devant sa maison, l'ancienne gare de Breteau (Loiret) qu'elle a acquise dix ans plus tôt. PHOTO ÉRIC SCHWAB.

laine Dunant, Auschwitz n'est mentionné qu'à partir de la fin des années 70, pour l'être ensuite systématiquement. Delbo, quand elle intervient, écrit d'où elle parle: «Qu'on permette à une survivante d'Auschwitz de demander qu'on y réfléchisse.» Elle demande qu'on réfléchisse à «la fascination pour le mal» que suggère le film de Liliana Cavani, *Portier de nuit*. Ou qu'on réfléchisse au négationnisme de Robert Faurisson: dans les colonnes

du *Monde*, elle publie «Démystifier ou falsifier». En revanche, le *Monde* ne publie pas sa diatribe contre Noam Chomsky quand le linguiste américain soutient Faurisson au nom de la liberté d'expression. Ni ses propos peu amènes sur Simone de Beauvoir. Et ne publie pas non plus son salut à la Fraction armée rouge: «Il y en a qui peuvent me réconcilier avec l'Allemagne...» Les interventions de Charlotte Delbo – livres et articles –, qui dé-

fend le terrorisme par opposition aux protestations de masse prônées par le Parti communiste, concernent la vérité et la justice, mais ne sont pas toutes directement associées à la guerre et aux camps. En 1960, Delbo est de retour en France. Elle postule au CNRS, où elle travaillera bientôt au côté du sociologue Henri Lefebvre, son deuxième mentor rencontré, comme Jouvét, au temps de sa jeunesse autodidacte. Elle rompt lors-

que Lefebvre appelle à voter communiste en 1978. Delbo, qui n'a jamais eu sa carte du parti mais en partageait les idéaux, est allée en URSS et, comme tout le monde, elle en est revenue. Si elle rentre en France, en 1960, c'est surtout à cause de la guerre d'Algérie. Elle ne signe pas le *Manifeste des 121*, sur «le droit à l'insoumission», car elle ne signe jamais de pétition, mais elle est du côté de ceux qui dénoncent la torture, les exactions de l'ar-

mée, la répression gouvernementale. Remarquons qu'une autre déportée, qui a survécu et écrit, Micheline Maurel, a eu un parcours similaire. Auteur du remarquable *Un camp très ordinaire* (1957), récompensé du Prix des critiques, elle a accueilli en Suisse, où elle vivait elle aussi, de jeunes insoumis (2).

PAROLE D'AUTRUI

Charlotte Delbo a alors l'idée des *Belles Lettres*, un livre – le premier qu'elle publie – paru chez Minuit en 1961. Les lettres en question ont été adressées aux journaux et revues, en provenance de tous les horizons, de tous les milieux, pour témoigner de l'Algérie. Ce sont les voix qui retiennent l'intérêt de Delbo, et la manière dont on peut, par le montage, les faire résonner. Ce n'est pas parce qu'on s'efface derrière la parole d'autrui qu'on ne fait pas œuvre d'écrivain. Lorsque les cours de Jouvét ont été publiés (et qu'on en a tiré une pièce de théâtre, *Elvire Jouvét* 40), personne n'a cru bon de rappeler qu'il avait bien fallu que quelqu'un les mette en forme. C'était Charlotte Delbo.

En 1965, quelques mois après *Aucun de nous ne reviendra*, elle publie *le Convoi du 24 janvier*, une stèle pour chacune des 230 femmes parties pour Auschwitz en même temps qu'elle. A Madeleine Chapsal, en 1966, dans *l'Express*: «Certains ont dit que la déportation ne pouvait pas entrer dans la littérature, que c'était trop terrible, que l'on n'avait pas le droit d'y toucher... Dire ça, c'est diminuer la littérature, je crois qu'elle est assez grande pour tout englober. [...] Il n'y a pas de mots pour le dire. Eh bien! Vous n'avez qu'à en trouver – rien ne doit échapper au langage.» Delbo était en avance sur son temps. A Jacques Chancel, en 1974: «Je suis peut-être un peu démodée, mais je ne crois pas à l'incommunicable.» ♦

(1) Tous les livres de Delbo parus chez Minuit ont été réédités récemment.
(2) Minuit réédite *Un camp très ordinaire*. En vente le 3 novembre.

GHISLAINE DUNANT
CHARLOTTE DELBO.
LA VIE RETROUVÉE
Grasset, 608 pp., 24 €.